



00-IG—FRANCE

ÉDITO

Le travail, c'est la santé

En ce jour de repos dominical, le propos pourrait paraître iconoclaste, voire déplacé. Il n'en demeure pas moins attesté par deux études publiées cette semaine et se recoupant. Le travail dont les vertus ne cessent d'être (économiquement) louées, c'est (aussi) la santé. Ainsi, le dixième baromètre de l'assureur Malakoff-Médéric l'affirme, la pénibilité au travail recule. Même si la pression sur les salariés s'est faite plus forte, même si ceux-ci ont de plus en plus de mal à déconnecter, ils occupent des fonctions moins exigeantes physiquement qu'au préalable (merci la mécanisation et la robotisation) et, surtout, se disent plus satisfaits de leur qualité de vie au travail. Certes,

l'étude dresse un tableau en demi-teinte : l'engagement des salariés a diminué et, même sans raison avérée, plus d'un quart des sondés (29 % contre 21 % en 2012) avouent être parfois tentés par un arrêt maladie. Néanmoins, elle doit se lire comme un contrepoint de celle que l'association Solidarités nouvelles face au chômage (SNC) consacre à ceux qui n'ont pas d'emploi. Sa conclusion pourrait se résumer en une phrase : la précarité a de « lourdes conséquences sur tous les aspects de la vie ». La santé en premier lieu. Le chômage serait ainsi concomitant (pas forcément responsable) de 10.000 à 14.000 morts par an. Plus que le nombre de décès sur la route. En

cause, les addictions, les maladies cardio-vasculaires, les dépressions et le manque d'activité physique. Facteur aggravant, les chômeurs, faute de moyens, sont deux fois plus nombreux que les actifs à renoncer à des soins. Loin des clichés souvent véhiculés, voilà qui rappelle que, dans la majorité des cas, le chômage est subi. Voilà qui interroge également au moment où arrive sur le tapis la question de l'assurance-chômage et où, rabot en mains, le gouvernement réclame trois milliards d'euros d'économie aux partenaires sociaux. ■

par Philippe Marcacci

